

BULLETIN DES LETTRES.

— M. Alfred de Vigny qui vient de mourir était, sans contredit, le plus gracieux, le plus chaste, le plus sobre de nos poètes. — Entre tous ceux qui avaient reçu le don de poésie, n'ait de lui M. de Loménie, nul n'avait voué à sa muse un culte plus fervent et plus pur. Il ne l'avait point traînée dans la rue, cette muse, pour l'atteler hurlante au char des factions ; il ne l'avait point mutilée pour la jeter en pâture à tous les appétits du jour ; il ne l'avait point pressée de produire ; il ne l'avait point non plus détournée des choses du présent pour l'enfermer dans une puérile et égoïste contemplation. Il lui avait montré la vie, mais de haut, et sans lui permettre de souiller sa blanche robe. Il lui avait dit de prêter l'oreille aux mille bruits du monde et de les reproduire en un chant mélodieux ; et alors, "comme la voix de la muse s'éveillait suave et triste au cœur du poète, il s'est trouvé que le chant du poète a été triste aussi, mais d'une tristesse adoucie, contenue, amortie, comme un son lointain qui se prolonge et s'épure en passant par un double écho."

L'homme chez M. de Vigny se trouve déjà dans l'enfant. Ses premières années s'écoulèrent dans le château du Tronchet, en Beauce. Il était né à Loches, le 27 mars 1799, d'une ancienne famille militaire. Son père avait été officier de cavalerie sous Louis XV et sous Louis XVI et s'était distingué pendant la guerre de Sept ans. Sa mère était fille de l'amiral marquis de Baradin et cousine de Bougainville.

"J'aimai, a-t-il dit en parlant de ses premières années, j'aimai toujours à écouter et quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrissait d'abord de l'histoire de ses campagnes, et, sur ses genoux, je trouvais la guerre assise à côté de moi ; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans ses parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés appendus aux murs du vieux château. Je vis dans la noblesse une grande famille de soldats héréditaires, et je ne songeai plus qu'à m'élever à la taille d'un soldat."

En grandissant, cette passion pour la guerre ne fit que grandir aussi et l'époque était bien faite pour la développer. C'était vers la fin de l'Empire. Alfred de Vigny fut envoyé à Paris et placé dans l'institution de M. Hiv.

"Je fus, dit-il, un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée ; le tambour étouffait à nos oreilles la voix des maîtres et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants..."

Cette passion ardente effraya tellement la mère d'Alfred de Vigny que, pour le soustraire à cette influence, elle le rappela près d'elle et le confia à un précepteur qui s'efforça, mais en vain, de le distraire de ses penchants.

Il avait à peine seize ans, quand la Restauration arriva. Alfred de Vigny, qui ne rêvait que victoires et conquêtes, voulut être soldat ; il entra dans les mousquetaires rouges de la maison du Roi et fit en cette qualité le voyage de Gand.

En 1816, il passa dans l'infanterie de la garde, puis, en 1823, il entra comme capitaine dans le 51^e de ligne, qui était désigné pour faire la campagne d'Espagne. Le sort lui refusa cette faveur, son régiment ne franchit pas les Pyrénées. Sa vie militaire fut ainsi une période de désenchantement. "Il avait rêvé le champ de bataille, dit un de ses biographes, il trouvait le champ de Mars ; en guise de camp, il avait la caserne, et la parade en guise de combat. Enfant, il s'était vu entrant en vainqueur dans les villes conquises ; soldat, il lui fallait traîner un sabre inoffensif de garnison en garnison."

Deux ans après son mariage, qui avait eu lieu en 1826, ne trouvant pas dans le métier des armes ce qu'il y cherchait, la guerre, Alfred de Vigny, qui s'était déjà tourné vers la poésie, se décida "à se débarrasser du hausse-col prosaïque et à déposer pour toujours ses épaulettes de capitaine, si ennuyeusement et si péniblement acquises."

Alfred de Vigny avait hésité longtemps, n'osant quitter l'épée par honneur et craignant que le jour de sa démission ne devint la veille d'une campagne. Dès ses premières années de garnison, il avait senti, comme il l'a exprimé lui-même, "qu'il avait pris une flamme de jeunesse pour une irrésistible vocation, que sa carrière était une méprise, qu'il portait dans une vie toute active une nature toute contemplative, qu'il était né poète et qu'il s'était à tort fait soldat."

Cependant, les années de services militaires d'Alfred de Vigny n'avaient point été perdues pour la littérature.

En 1815, Alfred de Vigny avait écrit deux pièces de vers, imitées de Théocrite, la *Dryade* et *Symèle* ; mais ses véritables débuts littéraires datent de 1822, où parurent, sous le titre de *Poèmes : Hélène, la Sonnanbule, la Fille de Jephté, la Femme adultère, le Bal et la Prison*.

De 1824 à 1826, il publia ses *Poèmes antiques et modernes*, comprenant : *Moïse, Dolorida, le Trappiste, la Neige, le Cor et Eloa*.

En 1826, parut aussi *Cinq-Mars*.
Vinrent ensuite, en 1832, *Stello* ou *les Diables bleus*, et, en 1835, *Grandeur et servitude militaire*.

Depuis cette époque, Alfred de Vigny ne produisit presque plus rien. En 1841, il adressa aux Chambres une brochure sur la *propriété littéraire*, dans laquelle il demandait, pour les héritiers d'un auteur, un droit sur chaque nouvelle édition de ses œuvres.

En 1843, il publia, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des fragments de *poèmes philosophiques*, restés inédits dans leur ensemble, le *Sauvage, la Mort du Loup, la Flûte*, etc. Enfin, il fit paraître, en 1856, les *Consultations du Docteur noir*.

Alfred de Vigny n'avait cependant pas renoncé au travail, et il laisse un grand nombre d'œuvres inédites, qu'il a léguées à M. Louis Ratisbonne.

Le comte de Vigny s'était fait aussi un grand nom au théâtre : en 1829, il avait donné aux Français une traduction de l'*Othello* de Shakespeare ; en 1830, la *Maréchale d'Ancre* ; enfin, en 1835, *Chatterton*.

Chaque des œuvres de M. de Vigny demanderait une étude spéciale et approfondie ; ce n'est point ici la place ; le temps et la place manquent, du reste, au chroniqueur, qui doit plus s'occuper de l'homme que de l'œuvre.

Au reste, comme l'a dit un éminent critique : "Celui-là risquerait de s'égarer qui voudrait construire la biographie de M. de Vigny à l'aide de ses livres, on demanderait à sa vie le secret de cette teinte asombrie qui fait le fonds et le charme de ses inspirations. La faculté de souffrir dans les autres est un privilège des belles âmes et une source inépuisable de poésie. La douleur rêvée se rend mieux, parfois, que la douleur sentie ; celle-ci s'irrite, s'exagère et crie, celle-là s'écoute, s'analyse et pleure. Dans les œuvres de M. de Vigny, la religion du moi, assez commune à plus d'un poète qui se chante lui-même ou se personnifie dans son héros, est peu saillante ; on devine, en y regardant de près, que celui qui a si bien compris les rudes misères du poète et les ardoises cachées du soldat, s'est approprié avec amour des souffrances qui n'étaient pas siennes ; que, sous l'uniforme, comme sous le frac, il a traversé la vie en spectateur plus qu'en auteur, mais en spectateur attentif, ému, silencieux, ardent de charité, aimant la douleur comme les autres aiment la joie, se donnant à elle corps et âme pour la sonder, la disséquer à son aise, et faisant, jeune encore, ainsi qu'il l'a dit lui-même, son profit de tout pour l'avenir."

Dans *Stello*, Alfred de Vigny s'est peint en quelques lignes : "Je crois fermement, a-t-il dit, en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans borne que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour."

En 1845, Alfred de Vigny avait été reçu membre de l'Académie française en remplacement d'Elieue. L'Académie, à cette époque, accueillait encore quelquefois des poètes ou des écrivains dans son sein.

Décoré le 1^{er} mai 1833, il avait été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 juin 1856.

M. Alfred de Vigny a succombé, le 17 septembre au soir, à une longue et douloureuse maladie qui, depuis deux ans, ne laissait plus d'espoir de guérison.

Il y a huit mois, le poète avait été douloureusement éprouvé ; de son lit d'agonie, il avait présidé aux funérailles de madame de Vigny, de celle qui avait été la compagne de sa vie, de celle à qui, pendant vingt ans, il avait voué les soins du dévouement le plus rare et pour laquelle il avait été, suivant la belle expression de M. Louis Ratisbonne, la *sur de charité la plus infatigable*.

Qui remplacera à l'Académie Alfred de Vigny ? qui viendra s'asseoir à sa place ? qui sera chargé de faire l'éloge de ce poète, qui ne fut jamais que poète, même sous le harnais militaire, qui vécut constamment en dehors de la politique, qui ne permit jamais à sa muse de traîner sa robe blanche et immaculée dans la boue des rues ? — Un Carné ou un Dufaure, sans doute. — (*Revue du Monde Colonial*.)

BULLETIN DES SCIENCES.

— Malgré les avantages de la vapeur comme force motrice, on a cherché à la remplacer par l'électricité ; mais on a toujours été arrêté par la difficulté d'obtenir le mouvement au même prix que dans les machines à vapeur. Ce problème, nous dit le *Hulton's Register*, serait résolu, même avec un notable avantage. M. Baynes Thompson a trouvé le moyen de disposer ses aimants de façon à obtenir une action directe au lieu de l'action oblique, qui occasionne une énorme déperdition de puissance. "Les aimants artificiels de M. Thompson sont des plaques carrées de fer mince, dont l'aimantation s'obtient d'une façon fort ingénieuse. Il perce un trou à chaque coin de chaque plaque, ce qui permet de les enfiler sur quatre tringles horizontales et de les faire glisser en avant ou en arrière. Quand la machine est au repos, les plaques sont séparées par un intervalle de 1 à 3 millimètres ; dès que le courant passe, les plaques se précipitent l'une sur l'autre, étant temporairement converties en aimants, l'une après l'autre, et s'attirant successivement. Il y a, bien entendu, deux séries de plaques enfilées sur deux séries différentes de tringles, de façon à ce que la série A, par exemple, soit aimantée, pendant que les plaques de la série B, déaimantées par le passage du courant de B en A, reprennent leur position primitive, et ainsi de suite. Il est clair, d'après ce système, que la puissance entière de chaque aimant est utilisée, et que le maximum à obtenir n'est qu'une question de nombre de plaques." Ce procédé est, paraît-il, fort économique, et, en outre, supprime tous inconvénients et tous dangers provenant de l'emploi de fourneaux, de cheminées, etc.